

Jean-Joël BRÉGEON, 1812 : la paix et la guerre

Paris, Perrin, 2012, 426 p., ISBN 978-2-262-03239-5, 24,50 €.

Alan Forrest



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12745>

DOI : 10.4000/ahrf.12745

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 226-227

ISBN : 978-2-200-92824-7

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Alan Forrest, « Jean-Joël BRÉGEON, 1812 : la paix et la guerre », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 371 | janvier-mars 2013, mis en ligne le 19 avril 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12745> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12745>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Jean-Joël BRÉGEON, *1812 : la paix et la guerre*

Paris, Perrin, 2012, 426 p., ISBN 978-2-262-03239-5, 24,50 €.

Alan Forrest

RÉFÉRENCE

Jean-Joël BRÉGEON, *1812 : la paix et la guerre*, Paris, Perrin, 2012, 426 p., ISBN 978-2-262-03239-5, 24,50 €.

- 1 Pour les contemporains comme pour les historiens 1812 est l'année de la campagne de Russie, celle qui a présidé à la plus grande défaite de Napoléon et qui a alerté l'Europe sur la possibilité de la fin du Grand Empire. La vulnérabilité impériale avait déjà été démontrée à l'Ouest par les échecs que ses maréchaux avaient subis en Espagne, mais c'est l'audace de son avance sur Moscou et la destruction d'une Grande Armée forte de 600 000 hommes qui précipitent la formation d'une nouvelle coalition anti-napoléonienne et sa victoire à Leipzig en 1813. Si l'année 1812 ne marque pas le zénith du pouvoir impérial – on peut discuter si cet honneur devrait être accordé à 1808 ou 1809 – elle est quand même essentielle pour comprendre la chute de Napoléon et l'écroulement de son empire. Car c'est surtout l'année où la guerre fut gagnée et perdue, et où Alexandre Ier, l'armée russe et ses généraux, Barclay de Tolly et Koutousov, démontrent leurs capacités considérables face à la Grande Armée, qui est contrainte, avec la prise de Moscou, de se contenter de ce que l'auteur appelle « une campagne à la Pyrrhus ». Jean-Joël Brégeon se sert de sources russes autant que françaises et accorde à l'armée russe de vraies qualités, dont la capacité de nuire aux Français en les harcelant avec des troupes légères, souvent fragmentées en petits groupes. Il ne cache pas la qualité des cavaliers des steppes, plus particulièrement des tirailleurs cosaques, ou les dommages qu'ils infligent aux unités françaises. Le résultat à long terme n'est pas en doute : « Il condamnait le Grand Empire à une fin proche, et mettait en avant la puissance continentale devenue dominante, la Russie. Quant au vrai

vainqueur, intact, le Royaume-Uni, il ne lui restait plus qu'à tirer les marrons du feu » (p. 296).

- 2 Le nouveau livre de Jean-Joël Brégeon s'annonce ambitieux et hétéroclite, car s'il offre un récit assez serré de la campagne de Russie, rédigé avec éclat et avec des images vivantes mais racontant une histoire qui est largement connue, il veut aussi présenter une vision beaucoup plus large de l'Europe d'il y a deux cents ans, vision pesée et équilibrée d'un continent qui n'est pas dans un état de guerre perpétuel et où les arts, les lettres et la philosophie continuent à fleurir, au moins dans la haute société et parmi les élites. Dans ce but il nous invite à un tour de l'Europe pour présenter l'état des peuples en 1812 – des conditions matérielles, du contexte diplomatique, mais aussi des idéologies qui les inspirent – tout en appréciant les chefs-d'œuvre des artistes, écrivains et autres grands hommes de l'époque. On gagne vite l'impression que Brégeon est passionné par la haute culture – l'histoire de l'art, des belles-lettres, de la vie des cours royales et impériales – car c'est surtout sur ces questions qu'il est tenté de s'attarder. Le lecteur peut ainsi approcher toute une foule d'artistes, de poètes et de philosophes, de Goethe et Herder à Turner, Géricault et Canova. Brégeon offre une appréciation de leur œuvre et du rôle qu'y jouent la politique et l'idéologie, surtout celle, toujours naissante à l'époque, des nationalismes, en Allemagne et en Pologne, bien évidemment, mais aussi en Espagne, au Portugal et en Russie. Et il distingue clairement entre ce qu'il prend pour le réel et ce qu'il relègue au rang de mythologie. L'auteur est un historien accoutumé à écrire pour un grand public, et il n'hésite pas à lui offrir des opinions claires, des jugements tranchants.
- 3 Il n'hésite pas, non plus, à nous révéler ses enthousiasmes et à se livrer sur des digressions à son thème principal – peut-être un peu trop, car il y a des moments où le livre risque de devenir une série d'essais apparemment indépendants les uns des autres, très vaguement liés au sujet de 1812. Il explique dans l'introduction son approche et cherche à justifier les choix qu'il se trouve contraint de faire. Car « traiter d'une seule année », reconnaît-il, « fût-elle mémorable, relève plus d'une démarche mémorialiste qu'historienne ». Comment donc peut-il réussir une telle entreprise ? Il analyse sa méthodologie : offrir une combinaison du thématique et du diachronique en présentant « douze chapitres pour parler de l'essentiel, douze gros plans pour aborder des points peut-être mineurs mais tout à fait caractéristiques de l'époque » (p. 8). C'est une approche intéressante, sans doute, mais elle ne convaincra pas tout le monde.
- 4 Le livre qui en résulte est parfois moins une histoire de 1812 que des réflexions sur l'Europe au début du XIX^e siècle – une série d'esquisses de la campagne de Moscou, certes, mais aussi d'un monde plus large. Trop souvent, me semble-t-il, il dévie de son sujet pour traiter des questions de second plan, avec des chapitres consacrés – pour ne prendre que des exemples au hasard – aux Juifs de l'Europe centrale, à l'histoire de la Pologne, ou à Beethoven et Goethe. Ce sont des sujets que l'auteur connaît bien, et il les traite avec autorité. Mais les liens avec 1812 sont parfois assez flous : un chapitre sur les relations entre la Russie et l'Europe fait référence aux événements de 1380, et l'auteur ne peut pas résister à des railleries contre le régime soviétique ; tandis que l'arrivée de la Grande Armée à Smolensk l'incite à tracer une référence à la ville dans la *Chronique* de Nestor en 865 ! Il ne peut résister non plus à démontrer son érudition classique, même si l'histoire de l'Antiquité n'a pas un rapport évident avec l'essentiel du livre. Mais on le lit avec plaisir, et le grand public auquel l'ouvrage est principalement destiné appréciera sans doute le style clair et fluide de son récit, chargé d'incidents vifs

et dramatiques. Par contre, il ressemble trop à un tour d'horizon pour satisfaire le spécialiste de la période napoléonienne en Europe, qui aura toujours intérêt, pour la campagne de Russie surtout, à revenir aux ouvrages magistraux de Dominic Lieven et de Marie-Pierre Rey.